



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Du culturel dans le social

Christian Chevandier

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1000

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

CHEVANDIER, Christian. *Du culturel dans le social* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1000>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1000>.

par Christian Chevandier

+++++

DU CULTUREL DANS LE SOCIAL¹⁹

+++++

« L'histoire culturelle est présentement en vogue. On parle de mode, certains la jugent "envahissante", d'autres s'inquiètent d'un véritable impérialisme²⁰ ». Chercheur dans un centre d'histoire sociale où se pratique amplement l'histoire culturelle, je ne commenterai pas ces phrases d'un autre chercheur du même centre, ni n'évoquerai mon accablement chaque année, lorsque je compare les cohortes d'étudiants s'adressant à mes collègues d'histoire culturelle pour une maîtrise ou, maintenant, un master, et la troupe étique qui se tourne vers l'histoire sociale. « À considérer – de manière, on le verra, très culturaliste – le lexique de ce début du xxi^e siècle, il n'est pas niable que cette qualification (*histoire culturelle*, *Cultural history*, *Culture history*) est de plus en plus souvent mise en avant, par les chercheurs comme par leurs éditeurs²¹ ». Suis-je alors de ces chercheurs ? L'histoire culturelle étant, comme histoire sociale des représentations, une histoire sociale, mon histoire sociale n'est-elle pas quelque peu une histoire culturelle ? *A priori*, cela ne semble pas être le cas. J'écris une histoire des métiers, une histoire des groupes professionnels, une « histoire des hommes et des femmes qui travaillent en France à l'ère industrielle », pour reprendre le titre du rapport produit pour mon dossier d'habilitation à diriger des recherches²². Certes, le social peut être fort politique lorsque j'étudie les syndicats, quoique ce soit plutôt les syndicalistes, les syndiqués ou les non-syndiqués sur lesquels je me penche, ou les grèves, même si j'ai surtout tendance à m'intéresser aux grévistes et aux non grévistes. L'histoire politique semble bien présente lorsque je dirige avec Gilles Morin un colloque dont l'ambition affichée n'est rien de

19. Ce texte a été publié en 2005 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

20. Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, collection Que sais-je ?, 2004, p. 3.

21. *Ibid.*

22. *Écrire l'histoire des hommes et des femmes qui travaillent en France à l'ère industrielle*, rapport de synthèse de l'activité scientifique présenté dans le dossier d'habilitation à diriger des recherches, université de Paris I, décembre 2004, 144 p.

moins que de *Redécouvrir André Philip*. Mais nous mettons tous deux la main à la pâte et je me penche moi aussi sur un aspect de sa vie en tentant de cerner et de mettre en perspective la perception qu'a eu André Philip de l'activité laborieuse, la conception qu'il en a construite, l'influence que tout cela a pu avoir sur son action, voire sur l'ensemble de la société (notamment par un passage du préambule aux constitutions des IV^e et V^e Républiques, souvent cité de manière fallacieuse)²³. C'est pourtant bien à la culture, même dans son acception la plus restreinte, que je me suis intéressé là. La réponse à ma question initiale (« Mon histoire sociale n'est-elle pas quelque peu une histoire culturelle ? ») n'est peut-être pas forcément négative.

Je vais risquer cette approche par une mise en perspective de mes travaux relevant peu ou prou de l'autobiographie. L'universitaire s'y livre au moins une fois dans sa carrière, lorsqu'il devient habilité à diriger des recherches et rédige à cette fin un rapport, « écriture sous contrainte » que l'on peut comparer²⁴ aux *Autobiographies de criminels*²⁵ suscitées par le docteur Alexandre Lacassagne à la fin du XIX^e siècle. La terminologie, par le néologisme « egohistoire », permet aujourd'hui cette expression de narcissisme quelque peu incommode mais cette gêne qui étiret lorsque l'on se livre à un tel exercice d'épistémologie empirique en escamote deux très forts biais. Le premier est celui d'un risque de téléologie : la maîtrise d'un étudiant en histoire qui en détermine le sujet en fonction de ses centres d'intérêt, de son *cursus* antérieur, des pratiques du laboratoire où il l'effectue, de velléités directives de l'historien qui le dirige, n'était pas celle d'un futur chercheur. C'est bien pour ce que je croyais être la seule recherche de ma vie que je me suis lancé avec enthousiasme dans ce que je voulais être une étude de la Résistance dans le monde ouvrier. Le deuxième biais, tout aussi grave, est la propension à tisser un fil directeur à un itinéraire scientifique où la contingence des offres et le hasard des rencontres sont déterminants. J'ai fait ma thèse sur les ouvriers des ateliers

23. « André Philip et le travail », in Christian Chevandier et Gilles Morin (dir.), *André Philip, socialiste, patriote, chrétien*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2005, pp. 67-94.

24. « Néanmoins, contrairement aux prisonniers lyonnais qui avaient pour la plupart déjà été jugés et condamnés lorsque Lacassagne leur demandait d'écrire, les candidats à l'habilitation sont censés parler avant sanction », Daniel Becquemont, Jean-Philippe Bouilloud, Jacqueline Carroy, « L'autobiographie académique des soutenances de HDR : un nouveau genre historique et littéraire ? », *Bulletin de la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme*, n° 24, automne-hiver 2002, pp. 2-3.

25. Philippe Artières, *Livre des vies coupables. Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Paris, Albin Michel, 2000.

Paris-Lyon-Méditerranée (PLM) d'Oullins. J'ai mené une recherche sur les inspecteurs du travail après avoir lu dans *Le Mouvement social*, à la rubrique « Informations et initiatives », qu'« à l'occasion du centenaire de l'Inspection du Travail se tiendra[it] à Paris en décembre 1992 un colloque sur Inspecteurs et inspection du travail XIX^e-XX^e siècles », et qu'il fallait pour plus de renseignement contacter Jean-Louis Robert, du GRECO « Travail et travailleurs en France XIX^e-XX^e siècles » du CNRS. Même si d'autres éléments ont peut-être joué²⁶, je me suis ensuite intéressé longuement au personnel hospitalier parce qu'existait un axe « Santé » au Centre Pierre Léon et que s'y préparait une journée d'études franco-suisse d'histoire de la médecine sur les femmes soignantes du XVIII^e au XX^e siècle. C'est parce que le *Maitron* est rédigé dans mon actuel centre de recherches et que j'y ai été sensibilisé à ce qui se joue autour de la biographie, que j'ai développé en un manuscrit la notice biographique d'un postier, syndicaliste et romancier. C'est pour un colloque dont la problématique me plaisait que j'ai cherché sur les policiers parisiens des sources du même type que celles que j'avais utilisées pour d'autres groupes sociaux et que, ravi d'avoir débusqué un véritable trésor, j'ai le vague projet d'un livre d'histoire sociale sur les policiers parisiens de l'entre-deux-guerres.

UNE THÈSE LABROUSSIENNE

+++++

Dirigée par Yves Lequin, ma thèse consacrée aux ouvriers des Ateliers de réparations ferroviaires d'Oullins du tournant du siècle à la nationalisation de 1947, par laquelle je voulais démontrer qu'il est possible d'écrire l'histoire du personnel d'un site industriel sans disposer des archives de l'entreprise, était on ne peut plus sociale. La dimension quantitative y était primordiale et j'ai ainsi établi huit fichiers informatisés (pour près de 150 000 données saisies) ainsi que deux non informatisés, passant le plus clair de mon temps à recueillir, recouper et traiter ces données. Mais la principale problématique de ma thèse, celle de l'identité de ce groupe social tiraillé entre un statut de cheminot et la réalité d'un travail d'ouvrier d'usine, accordant une place essentielle aux représentations, relevait somme toute quelque peu de l'histoire culturelle. Trois des sept chapitres peuvent être considérés comme pouvant s'y rattacher : il y est

26. « L'ethnologie, les sources et les outils de l'histoire de l'hôpital et de son personnel », *Travail et organisation : recherches croisant ethnologie et histoire*, colloque d'Aix-en-Provence, 30 et 31 mai 2006.

ainsi question des associations²⁷, des activités sportives, des lectures, des pratiques de loisir. Une certaine histoire de la consommation est ébauchée, avec l'étude de la coopérative, perçue y compris comme un rapport à la consommation, l'alcoolisme et la fréquentation des cafés²⁸. La place des femmes, les épouses des ouvriers mais également celles, rares, qui travaillaient dans l'usine, y est abordée, constitutive de la construction d'une identité professionnelle virile. Le rapport à l'argent n'est pas laissé de côté, particulièrement dans le cadre de l'activité syndicale. Je ne vais pas multiplier les exemples, mais c'est bien une histoire culturelle, ou du moins une histoire également culturelle, que j'ai faite pour ma thèse.

UNE BIOGRAPHIE D'ÉCRIVAIN

+++++

L'écriture d'une biographie d'écrivain, dont la dactylographie d'un million de signes cherche en vain un éditeur qui ne croirait pas que le succès d'un tel ouvrage est proportionnel à la notoriété du biographié, se révèle un exercice inhabituel de la part d'un praticien d'une histoire sociale qui juge essentielle l'approche quantitative. Commencée pour une notice de la cinquième période du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, la biographie de Georges Valero (1937-1990), syndicaliste au centre de tri postal de Lyon-gare et auteur de quatre romans dont trois furent publiés, se révèle comme la tentative d'étudier et de mettre en perspective à l'échelle d'un individu les différents aspects de la construction d'une identité, notamment, mais pas seulement, les éléments en rapport avec l'activité professionnelle. Je me suis lancé dans la rédaction de cet ouvrage parce qu'il m'a semblé que la vie de cet homme renvoyait à ce qu'a pu vivre toute une génération, en un aller-retour du collectif à l'individuel, de l'individuel au collectif, caractéristique de ce qu'est la pratique de l'historien de la société. Enfant d'un milieu ouvrier et immigré de Villeurbanne, dans la banlieue de Lyon, éphémère lycéen au milieu

27. L'histoire sociale dépend largement de commodités que nous ménage le traitement de certains sujets, quand bien même ils sont loin d'être essentiels pour nos problématiques. Ainsi, dans le domaine des chemins de fer, les diverses associations de cheminots boulistes ou joueurs de pétanque sont bien connues alors que les gestes de tel ou tel métier, pourtant accessibles grâce notamment à l'important *corpus* de films tournés par la SNCF, sont très rarement évoqués.

28. Tentant une cartographie des itinéraires dans la ville et connaissant fort bien les différents estaminets de la commune, j'avais demandé à mes interlocuteurs quels cafés ils fréquentaient, m'attirant le plus souvent des réponses réfutant de telles pratiques. C'est qu'un milieu professionnel qui se croit, comme tous les milieux professionnels, soupçonné d'un fort penchant pour ces pratiques addictives se mobilise pour s'en défendre et n'a que faire de mes velléités cartographiques.

des années 1950, militant communiste, il a alors découvert avec passion la culture des milieux qu'il a pu fréquenter dans ce cadre : littérature, théâtre, cinéma. Puis, soldat dans la Kabylie insurgée, il s'est lancé dans l'écriture d'un roman. À son retour, il a repris son travail au centre de tri postal de Lyon-Perrache, milité à la Confédération générale du travail (CGT), tout en continuant à écrire. C'est cette triple identité, celle du travailleur, du militant, de l'écrivain, qui m'a semblé intéressante. Cette approche biographique tend ainsi paradoxalement vers une histoire totale puisqu'elle ne peut se concevoir sans être celle d'un groupe social (les travailleurs des grandes concentrations des PTT, centres de chèques postaux et centres de tri postal), d'une génération (précisément celle des appelés en Algérie), d'espaces urbains (un quartier d'une grande ville de banlieue et l'ensemble de l'agglomération lyonnaise), d'un itinéraire politique (qui va des Jeunesses communistes à la Confédération nationale du travail [CNT]) et d'une pratique militante (que l'on pourrait estimer proche du syndicalisme révolutionnaire), d'un rapport à la culture (notamment théâtrale et cinématographique, par une pratique cinéphile et l'animation au milieu des années 1960 du ciné-club de la Fédération postale de la CGT) et surtout l'écriture.

Lorsque j'ai commencé cette recherche, en janvier 2000, je n'avais pas la moindre archive, à l'exception de ses livres. Il en a publié quatre, trois romans et une autobiographie politique. Une quête obstinée des sources m'a permis d'en recueillir de nombreuses. D'abord, grâce à sa famille, des papiers personnels, parmi lesquels quelques textes inédits dont un quatrième roman. Celle qui fut sa première compagne me confia la volumineuse correspondance qu'ils ont échangée pendant la Guerre d'Algérie. J'ai ensuite eu recours à des fonds plus connus : les archives de police (notamment son dossier des Renseignements généraux, versé à ma demande par le ministère de l'Intérieur aux Archives nationales début 2003), les archives syndicales, celles de l'Armée (notamment les cahiers de route de son unité pendant les années d'Algérie), mais également toutes sortes de documents comme ses dossiers dans les établissements scolaires et les registres du recensement qui permettent de percevoir la réalité du quartier où il a vécu son enfance. J'ai également mené une campagne d'entretiens avec des personnes qu'il a connues toutes ces années, des hommes avec lesquels il a milité (et qui ne gardent pas tous un bon souvenir de lui), parmi lesquels Louis Viannet, qui lui a fait prendre sa carte à la CGT dont il deviendra secrétaire général ; mais son vieux copain du militantisme communiste, André Glucksmann, dont j'ai déniché les poèmes

d'adolescence, m'a expliqué qu'il n'avait pas le temps de me rencontrer. J'ai également retrouvé un garçon avec lequel il avait, adolescent, monté un groupe de chanteurs qui se produisait dans des radio-crochets et un ancien de son unité en Algérie. Dès lors, cette biographie impossible a pu être écrite, sans que Georges Valero ne devienne un nouveau Louis-François Pinagot : le personnage n'a pas été choisi au hasard, il nous est contemporain et c'est précisément parce qu'il a laissé des traces, sous forme d'écrits, que je me suis intéressé à lui. Dans cet ouvrage, je fais pénétrer le lecteur dans l'atelier de l'historien, lui expliquant quelles sont mes sources, quel usage j'en fais, quelles critiques j'y apporte, en quoi je ne me laisse pas bernier par ce qui peut apparaître comme des évidences. Je laisse également ouvertes certaines questions. Mais il s'agit bien d'une biographie comme peut en écrire un historien de la société, qui met sans cesse en rapport le destin de cet homme et son temps, les hommes et les femmes qu'il fréquente, d'où la place accordée à d'autres biographies, celles de ses parents, de ses amis, des personnes qu'il a pu croiser.

Ce livre se présente en trois parties. La première, « Initiations », décrit la jeunesse et les moments essentiels de formation de cet homme, revient sur les itinéraires sociaux et géographiques de ses parents. La deuxième, « Militances », retrace son parcours politique en insistant sur les pratiques et les sociabilités. Communiste dans sa jeunesse, il s'en éloigne au milieu des années 1960 ; syndicaliste exclu de la CGT en 1969, de la Confédération française démocratique du travail (CFDT) en 1978, il crée un petit syndicat avant de rejoindre la petite confédération CNT qui tente de renaître. Gauchiste, il milite aux côtés des trotskistes, puis des maoïstes avant de devenir anarchiste. La troisième partie, « Écritures », s'intéresse plus particulièrement à ses ouvrages, ceux d'un homme qui a travaillé toute sa vie. Je tente de percevoir ce que peut signifier pour lui être écrivain, comment il construit ses personnages, rédige ses romans. Je pose également la question du rapport de l'écriture à la réalité, et en étaye les réponses, notamment par le croisement des sources pour son roman sur la Guerre d'Algérie.

L'HISTOIRE CULTURELLE DANS D'AUTRES TRAVAUX

+++++

Mes autres travaux peuvent renvoyer à une histoire culturelle, ou pour le moins à la dimension culturelle de nos approches. Mes quelques publications épistémologiques et méthodologiques ne laissent pas cet aspect de

côté. Sur l'usage des sources orales²⁹, c'est bien sûr le rapport à l'expression, à la connaissance, à la maîtrise de l'échange symbolique qui est en jeu, et si – y compris dans leurs aspects pratiques – les méthodes d'entretiens des historiens qui travaillent sur les bourgeois et les gouvernants et celles de leurs collègues qui s'intéressent aux milieux populaires diffèrent, c'est bien parce qu'en ces cas les rapports de domination ne s'exercent pas dans le même sens. Il convient également d'inciter à une saine circonspection à propos de ce qui fut un temps appelé histoire orale : il ne s'agit nullement d'une panacée et son usage doit s'inscrire dans le cadre du traitement d'une problématique. En préconiser systématiquement l'usage pour des recherches d'histoire, sociale ou culturelle, de la deuxième moitié du xx^e siècle, relèverait au mieux d'une certaine naïveté.

Mes recherches sur les métiers, sur d'éventuelles identités professionnelles ou sur la part professionnelle d'identités, font que je mets au premier rang les représentations. Étudiant les cheminots grévistes³⁰, je m'intéresse bien sûr au cinéma mais également à la diffusion au sein d'autres groupes sociaux de symboles de leur activité professionnelle devenus emblématiques de la lutte sociale, telles ces fusées rouges de la SNCF désormais utilisées dans les manifestations syndicales de policiers depuis l'abandon du sifflet à roulette. Le séminaire « Les cheminots : images et représentations croisées » (2002-2005) puis le colloque « Images de cheminots. Entre représentations et identités » (mars 2006) organisés par l'Association pour l'histoire des chemins de fer (AHICF) et le centre d'histoire sociale (CHS) du xx^e siècle peuvent bien être perçus comme relevant autant de l'histoire culturelle que de l'histoire sociale. Là aussi, il ne saurait s'agir de sacrifier à une mode en invoquant à tout bout de champ une histoire des représentations, mais de se demander avec intelligence en quoi une telle approche est pertinente dans le cadre d'une recherche spécifique.

Je ne vais pas multiplier les exemples, mais cette dimension est pour moi essentielle. Dans le milieu hospitalier que j'ai étudié, la grande mutation est intervenue dans les années 1960. En quelques années, la part des élèves infirmières ayant suivi une classe de terminale est passée de 4 % à près de 70 %, à tel point que Pierre Bourdieu estimait dans *La Distinction*,

29. Christian Chevandier et Henry Zuber (dir.), *De la série à l'individu. Archives du personnel et archives orales*, Actes des journées scientifiques des 15 et 16 mai 2003, *La Gazette des Archives*, n° 198, 2005/2.

30. *Cheminots en grève, ou la construction d'une identité (1848-2001)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, 399 p.

en 1979, que les personnels des services médico-sociaux avaient un fort capital culturel³¹. Pour une histoire sociale du personnel hospitalier, cette évolution qui relève largement de l'histoire culturelle, y compris en son sens le plus étroit, doit être appréhendée et a bien sûr des conséquences démographiques, notamment pour une étude des mobilités sociales. Aujourd'hui, contrairement à ce qui se passait il y a un demi-siècle, le clivage en fonction des pratiques culturelles ne passe plus entre le médecin et l'infirmière, mais entre l'infirmière et l'aide-soignante. Dès lors, la nuptialité entre ces deux niveaux de travailleurs hospitaliers qualifiés, presque inexistante pour des périodes antérieures aux années 1970, pourrait aujourd'hui se révéler moins improbable malgré l'évolution des ratios par sexe de ces groupes professionnels.

Je vais, avant de conclure, me contenter d'insister sur deux points où, entre le social et le culturel, l'histoire que je pratique semble balancer. D'abord, la volonté revendiquée d'aller sur le terrain dans le cadre de mes recherches, des manufactures en ruine au Chemin des Dames³², relève bien de la conscience d'une nécessité d'appréhension globale dans laquelle s'intègre la dimension culturelle. Par ailleurs, un des cinq chapitres du rapport de synthèse de mon activité scientifique cité *supra* est consacré aux méthodes de l'historien et, parmi ces méthodes, je pointe celle que je considère comme « la principale méthode : l'écriture ». La manière dont l'historien écrit, les choix qu'il effectue à propos de l'accessibilité de ses recherches relèvent bien, outre d'indéniables dimensions idéologiques, d'un exercice pratique d'histoire culturelle par lequel il appréhende les caractéristiques des lecteurs auxquels il désire s'adresser.

Cette tentative d'ego-histoire est trop égocentrée pour donner la mesure des proximités entre l'histoire sociale et l'histoire culturelle, proximité en rien neuve comme en témoignent les travaux de Marc Bloch qui associaient les deux aspects d'une même discipline. Ce n'est pas là le signe d'une particulière ouverture des praticiens de l'histoire sociale, de l'histoire de la société : alors que Bloch venait de publier *Rois et serfs : un*

31. Voir pp. 372-374 et 410-413. À ce moment, un dixième des bacheliers se destinait à des carrières paramédicales ; au début du XXI^e siècle, ce n'est même plus le cas d'un vingtième des nouveaux titulaires de ce diplôme.

32. « Construction identitaire et reconstruction : Sancy et les cheminots » in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 382-392.

chapitre d'histoire capétienne, la thèse sur Hallâj de Louis Massignon³³, que l'on aurait pu croire fort éloignée de ce type d'approche, ne laissait en rien de côté ces éléments de compréhension de la société. Il retraçait, par exemple, parmi tous les éléments du contexte, la situation des corps de métier à Bagdad en 922.

Le biais d'un exercice comme celui auquel je viens de me livrer fait qu'il n'est pas étonnant que je me retrouve, *volens nolens*, praticien de l'histoire culturelle. Me posant la question de mon rapport à l'histoire politique, sans doute me serais-je rendu compte que je la pratique également. Je n'en pense pas moins que, pour une histoire sociale du travail, c'est-à-dire une histoire des hommes et des femmes qui travaillent, c'est du côté de l'histoire économique, de l'histoire des techniques, avec des historiens tels François Caron et Denis Woronoff, que les contacts seraient plus féconds. Mais ce sont précisément ces porosités, tout comme l'intérêt que nous portons aux autres sciences sociales, qui expliquent l'étendue de la vision des historiens et, en toute modestie, sa richesse. Au moment de la conception du musée d'Orsay, à la grande surprise de ses interlocuteurs, Madeleine Rebérioux avait plaidé pour qu'une locomotive à vapeur fût placée dans le hall d'entrée et que les visiteurs de ce musée du XIX^e siècle soient ainsi accueillis par un des éléments forts des mutations de ce temps de l'industrialisation. Elle n'a pu avoir gain de cause, mais a su convaincre les architectes de bâtir un sol assez résistant pour accueillir, dans quelques décennies (?), le poids d'une de ces grosses machines.

33. Louis Massignon, *La passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, Paris, Gallimard, 1975. Voir notamment, dans le tome 1, la typologie du « public populaire bagdadien » (pp. 311-316) et sa comparaison entre les groupes professionnels à Bagdad en 922, au Caire en 1798 et 1927 et à Paris en 1901 (p. 285).